

Tahar Djaout, les raisons du cri

Pour cette chronique, je vais faire parler mon cœur et ma mémoire pour me rappeler de l'entière humanité de Tahar Djaout, ce radieux sourire de la littérature algérienne brisé dans son envol vers la plus haute des consécérations. Il n'est pas simple d'en parler. Car il ne s'agit pas, seulement, d'interroger une œuvre. Il faut aussi (s') interroger une personnalité qui n'a pas encore fini de dire son message contenu dans ce que le destin lui a donné comme temps à vivre. A écrire. A romancer. A poétiser. A commenter. A mettre en perspective pour des lendemains à hauteur d'homme. «L'homme Algérien».

J'ai rencontré Tahar, pour la première fois, au cercle Taleb Abderrahmane. Je me trouvais en compagnie d'un poète, Abderrahmane Karouf, qui a, depuis, remis sa plume. Je n'arrive pas à me rappeler de la circonstance, ni de celui qui se trouvait avec lui. Hamid Tibouchi, peut-être. Ou quelqu'un d'autre. Je ne sais plus. Que peut demander un poète à un autre ? Un poème. Oui, j'en ai quelques-uns sur moi. Je lui en passe un. Il le lit patiemment. Je le regarde. Il sourit. Sans dire un mot, il me repasse ma feuille. Depuis, je n'ai pas cessé de le rencontrer à des occasions multiples : au Mouggarr, au journal *Actualité*, à Béjaïa pour les poésies, à Tizi, partout où un semblant de culturel pouvait nous réunir, lui, et les autres aussi. Je pense à Kaouah, Guemriche, à Iken, à Bencheikh, au regretté Chakib Hamada... Je ne peux pas tous vous citer : vous bourgeonnez dans un environnement où le soleil se faisait assassiner dans l'obscurité d'une cave.

A quel temps vais-je parler de toi, Tahar ? Seul le présent peut te valoir. Car tu as su le tisser dans une gestuelle d'espérance tenace, comme seules nos grands-mères pouvaient le faire, en taillant le burnous de l'honneur et de la constance. Je ne peux te dire autrement. Bien sûr, tu maîtrisais la langue française. Tu

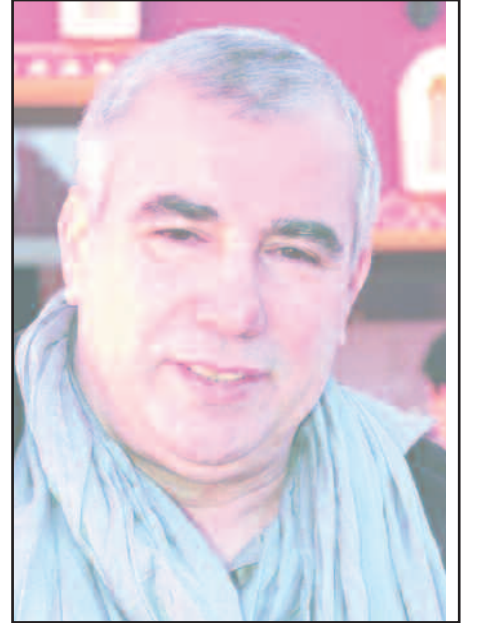
aimais son intimité, disais-tu à Farid Abache. Ton œuvre repose sur la langue et le style. La trame n'est qu'un prétexte. Pourtant, tu as su trouver la thématique idoine à une littérature qui s'écrivait dans une langue autre. L'histoire fut convoquée dans *L'invention du désert*, roman dans lequel tu préfigurais la violence qui allait t'emporter. Puis, tu nous dis l'enfance, ce territoire de l'infini, son contact d'avec le monde des adultes, le cheminement dans un pays nouvellement indépendant et l'étonnement (la perplexité) des chercheurs d'os. Dans ces deux romans, j'ai retrouvé personnellement l'amplitude poétique de Mouloud Mimouni. Comme j'ai retrouvé le réalisme linéaire de Feraoun dans *Les vigiles*, roman qui prend en charge les turpitudes d'une société phagocytée par un système de parti unique. L'innovation dans notre pays est suspecte. Les gardiens du temple font leur sale boulot. Il ne faut pas sortir des lignes tracées, ni du cadre imposé. Auquel autre cas, les pitbulls seront lâchés.

Tahar Djaout, dans une maturité à toute épreuve, a compris les enjeux : légitimité historique transposée à dos de baudet, sous le regard interrogateur de l'enfant (le citoyen de demain), légitimité religieuse sous la férule d'Ibn Tumert, gardien de la vertu et de la pureté des croyants, main basse sur le pays par un pouvoir hermaphrodite. Tahar avait de qui tenir. Il avait la flamboyance du verbe de Mammeri, la simplicité du style de Feraoun, l'écriture en geyser de Boudjedra, la profondeur de la pensée de Dib et, enfin, la critique acerbe (reprise par la suite par Boualem Sansal) de Rachid Mimouni.

Je voudrais relire avec vous le texte sublime de *L'exproprié*, dans ses deux moutures, l'algérienne et la parisienne. Pour l'anecdote, Tibouchi – le complice de toujours de Tahar – m'exhibe un tapuscrit, dans les années 1980, si ma mémoire est bonne, au hasard d'une rencontre au coin de la rue Charras, pas loin de la librairie Dominique. Je l'ai feuilleté rapidement. La

transhumance était le titre initial. Hamid me disait beaucoup de bien du roman. Je ne sais pas s'il s'en rappelle. Ça fait un bail, déjà ! Ce long poème, ce pamphlet, cette protestation, ce cri tellurique, cette envie adolescente de tout mettre en un seul texte, cet appétit vorace d'écrire... qualifient *L'exproprié*, livre qui projetait une œuvre à venir. Il était la passerelle que, judicieusement, Tahar a trouvée pour quitter le territoire mirifique de la poésie (mais l'a-t-il vraiment quitté ?) et investir le roman, car plus lu et plus apte à transmettre le message.

J'ai toujours établi un parallèle entre les deux assassinats, de Mouloud et de Tahar. La même violence s'est abattue sur leur tête, parce qu'il y avait un choix à faire de la part de leurs assassins. L'intelligence, la lumière et le savoir gênaient, et gêneront toujours, les apôtres des ténèbres. OAS ou terroristes intégristes, c'est la même engance. Humilité, douceur, gentillesse, altruisme : voilà les qualités de l'un et de l'autre. Qui n'a pas en tête le sourire, le sourire vrai, humain, de Tahar ? Le plus beau sourire de la littérature algérienne. Je l'ai déjà écrit. Je le redis, aujourd'hui. Au moment où la raison avait atteint la plénitude de ses moyens, une main assassine crible le rêve dans toute sa verve. 49 ans pour Feraoun. 39 ans pour Djaout. «La mort s'assied avec son broc et son visage familial, elle aussi aime le feu et la tristesse des vents chanteurs», écrivait Tahar dans son *poème pour la mort*, comme pour la courtoisie. Celui qui ose avouer «habiter les questions» intervient sur le texte poétique, à la manière de Khair-Eddine Mohamed, l'auteur de *Agadir*, le Berbère marocain, dénonçant tous les miradors qui défigurent l'horizon, les soleils barbelés, les gardiens des ruines, les faiseurs d'éternité et les voleurs du rêve algérien. Mouloud Feraoun, lui, a dit le village (l'Algérie, par extension) pour falsifier le discours colonial. Il est vrai qu'il a été mal compris, mal jugé, par ses pairs, en son temps. Quoique, de nos jours encore, il se trouve des langues fourchues pour reprendre, à leur



Youcef Merahi
merahi.youcef@gmail.com

compte, les anathèmes.

La fable du poète et du tôleier a eu lieu, avec pour lieu de tragédie un parking où festoya la mort, dans toute son horreur. Au matin, à l'heure où Tahar, le cerveau encore au rêve de la nuit et de la phrase à capter pour un poème annonciateur d'espoir, une main assassine stoppa, pour l'éternité du geste, l'ascension d'un être parti pour être dans le firmament des écrivains du siècle. La télé officielle, elle avait un peu cran en ces années de terrorisme, montra un des assassins. «Pourquoi l'avoir tué ?». «Parce qu'il était communiste, son style est aiguisé et il influe sur les musulmans». Voilà la réponse, bête et méchante. Autant dire qu'il ne savait pas pourquoi il avait tiré sur Tahar Djaout. On lui a dit de le faire, il l'a fait. C'était l'ambiance du moment. Mais les chefs ? Les têtes pensantes ? Où sont-elles maintenant ? Ont-elles seulement conscience de leur œuvre funeste ? Je ne sais pas. Je ne le pense pas. Et la mort de Tahar m'est encore plus insupportable. Plus intolérable. Plus injuste. Aussi, parmi toutes les raisons du cri, je sais que je n'arriverai jamais à faire le deuil de cette mort.

Y. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
hakimlaalam



Non ! Cet épisode ne sera jamais un détail de l'Histoire !

A partir de Tizi-Ouzou, en pleine campagne électorale, le candidat Boutef' a promis, par la voix de ses procurés, que s'il est réélu, la Kabylie bénéficiera d'un traitement particulier.

Il a tenu parole !

Quand je visionne des vidéos montrant l'armée israélienne frapper et torturer des manifestants palestiniens, je pleure tout mon saoul d'impuissance. Quand je vois des vidéos de policiers algériens s'acharnant sur des manifestants algériens à Tizi-Ouzou, je vomis. Je vomis tellement que je n'ai même plus la force de verser une seule larme. Là, avec ce qui s'est passé le 20 avril, nous sommes au-delà de tout. Et je me fous, oui, je me fous de savoir que Monsieur Hamel ait demandé une enquête sur cette atrocité commise par des éléments du corps qu'il dirige. Oui, Monsieur Hamel, j'aurais pu écrire de manière plus policée «je me fiche !» ou encore «peu m'importe» ou encore «au diable cette commission d'enquête». Non ! J'écris noir sur blanc «je me fous» ! Parce qu'il n'y a plus de bienséance, de retenue et de polissage des mots lorsqu'un policier algérien donne des coups de pied, de grands coups de rangers dans le corps inerte d'un manifestant algérien allongé sur le sol, évanoui, blessé, peut-être à l'article de la mort. Sur cette frontière-là franchie, excusez mon incivilité monsieur Hamel, mais je pète les derniers câbles qui me restaient encore en fonction dans ma caboche en ébullition. Rien ! Rien ne peut excuser ce qui s'est passé et ce qui a été filmé à Tizi. Parce que ce crime-là, voyez-

vous, est la matrice qui alimente, soit la sédition, soit les mêmes maquis qui ont mis sur le carreau 11 soldats de l'ANP. Et puis zut ! Voilà que je me remets à tenter de vous expliquer les tenants et aboutissants de cette «affaire», les conséquences sur le court et le long terme. Mais non ! Il faut que je m'y refuse de toutes mes forces d'humain. A ce niveau-là de barbarie institutionnelle, on ne doit plus rien expliquer. Petite anecdote. Un capitaine de ferry sud-coréen vient d'être qualifié par la présidente de son pays, de criminel, d'assassin parce qu'il avait fui le bateau dont il avait le commandement et laissé dedans des centaines d'enfants couler et mourir d'une mort atroce. Que dire alors de policiers qui s'acharnent sur un corps d'ado allongé sur le bitume, le rouent de coups, avant de le traîner comme on traînerait la carcasse d'une bête sacrifiée pour l'amener à l'équarrissage ? Non ! Monsieur Hamel ! Personne n'a le droit de venir ainsi m'écœurer de ma patrie, de ma nationalité et du legs patriotique de mes parents. Personne n'a le droit de me pousser à vomir ma race ! En deux occasions – mon Dieu le vilain terme que voilà – à Ghardaïa et à Tizi-Ouzou, en l'espace de quelques semaines à peine, des Algériens ont tapé et humilié d'autres Algériens. Vous comprendrez dès lors que de ma bouche ne peuvent sortir que des expressions triviales : oui, je me fous de cette commission d'enquête. Le bruit du ranger sur les côtes de ce manifestant couvrira encore et toujours les conclusions de votre commission. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.